



JOSEPH FADELLE
LE PRIX
À PAYER

L'œuvre
ÉDITIONS
Extrait de la publication

Le prix à payer

JOSEPH FADELLE

LE PRIX À PAYER

L'œuvre
ÉDITIONS

Sous la direction éditoriale de Marjolaine DE LATOUR
Avec la collaboration d'Aymeric POURBAIX

Avertissement :
Par mesure de sécurité, certains noms ont été modifiés.

ISBN : 978-2-35631-060-6
Éditions de l'Œuvre
26 rue Jacob
75006 Paris
Site internet : www.oeuvre-editions.fr
Dépôt légal : avril 2010
Deuxième édition

« Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? La détresse ? L'angoisse ? La persécution ? La faim ? Le dénuement ? Le danger ? Le supplice ? L'Écriture dit en effet : C'est pour toi qu'on nous massacre sans arrêt, on nous prend pour des moutons d'abattoir. Oui, en tout cela nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni les esprits ni les puissances, ni le présent ni l'avenir, ni les astres, ni les cieux, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Lettre de saint Paul
aux Romains (8, 31-39)

Amman, le 22 décembre 2000

— Ta maladie, c'est le Christ, et il n'y a pas de remède. Tu ne pourras jamais en guérir...

Mon oncle Karim sort un revolver et le tend vers ma poitrine. Je retiens mon souffle. Derrière lui, quatre de mes frères me défient du regard. Nous sommes seuls dans cette vallée désertique.

Même à cet instant, je n'y crois pas. Non ! Je ne veux pas croire que les membres de ma propre famille, y compris cet oncle à qui j'ai rendu service par le passé, puissent avoir réellement l'intention de me tuer. Comment en sont-ils arrivés à me haïr à ce point, moi leur propre sang, celui qui, enfant, a joué avec eux, s'est nourri du même lait ? Je ne comprends pas...

Je ne comprends pas non plus que ce soit justement Karim, mon oncle bien-aimé, qui me menace à présent. Celui à qui j'ai si souvent sauvé la mise face à l'intransigeance de mon père, chef du clan familial...

Pourquoi ? Pourquoi ma famille ne peut-elle tout simplement accepter ma nouvelle vie ? Pourquoi vouloir à tout prix me faire redevenir l'un d'entre eux ?

Le prix à payer

Peu à peu, je commence à le comprendre avec effroi : ils sont prêts à tout pour me récupérer, moi l'héritier de la tribu Moussaoui, le préféré. Le début de cette scène incroyable me revient en mémoire :

— Ton père est malade, a commencé par dire Karim, il insiste pour que tu reviennes. Il me charge de te dire qu'il souhaite oublier le passé, tout ce qui est arrivé...

Mes frères n'ont pas lésiné sur les promesses faites de la part de mon père : un simple petit « oui » de ma part, et je retrouve maison, voitures, revenus... En échange, j'oublie le mal qu'ils m'ont fait !

Comment oublier... Et il ne s'agit pas seulement d'oublier ! Il s'agit de ma foi :

— Je ne peux pas revenir en Irak, je suis baptisé.

— Baptisé ? Qu'est-ce que c'est que ça... !?

Je suis devenu chrétien, ma vie a changé. Je ne peux plus revenir en arrière. Je ne m'appelle plus Mohammed. Mon ancien prénom ne veut plus rien dire pour moi désormais. Mais je vois bien qu'ils n'entendent même pas ce que je leur dis. Pour eux, il n'y a là qu'un problème facile à régler par l'argent. Tout dépend de l'importance de la somme à promettre. Pourtant chacune de leurs tentatives se heurte à un mur : je refuse de redevenir musulman. Pour eux, je suis un apostat.

Nous discutons depuis trois heures déjà, là, sur le bord de cette route déserte. Nous n'avons pas avancé d'un pouce, chacun reste campé sur ses positions. Je suis nerveusement vidé par les questions qui fusent de tous côtés.

Soudain, le ton monte. L'agressivité devient palpable, menaçante :

— Si tu ne veux pas venir avec nous, on te tue. De toute façon, ton corps sera rapatrié. Et ta femme et tes enfants, ils mourront de faim ici ; ils reviendront d'eux-mêmes au pays.

Le prix à payer

Un bref instant, j'oublie la situation angoissante que je suis en train de vivre, pour esquisser un vague sourire intérieur, voilé de tristesse : comment ce chiite irakien pourrait-il imaginer une seconde qu'une femme arabe puisse se débrouiller et gagner sa vie par ses propres moyens, sans l'aide d'un homme ?

À court d'argument, le regard de mon oncle Karim devient haineux, ses traits se durcissent.

— Tu as dû subir un lavage de cerveau, constate-t-il froidement.

Je sens bien que lui aussi est à bout, il ne veut plus discuter. Face à un tel mal, il faut un remède radical : la loi islamique, la charia.

— Tu connais notre loi, tu sais qu'il y a une fatwa contre toi. Cette fatwa commande de te tuer si tu ne redeviens pas un bon musulman, comme nous, comme avant !

J'ai la nausée. Mon estomac se noue encore un peu plus. Je sais ce qui va arriver. En rappelant ce décret de mort, Karim s'oblige à aller jusqu'au bout, sous peine de passer pour un mécréant, ou pire, un renégat. Ma planche de salut vient de se dérober sous mes pieds. Face à l'inéluctable, j'explose :

— Si tu veux me tuer, fais-le ! Vous êtes venus avec des armes, avec la force, mais moi, je voudrais vous parler avec la raison. Lisez le Coran et ensuite l'Évangile, et après on pourra vraiment discuter... De toute façon, je ne crois pas que tu aies réellement le courage de tirer sur moi !

Sous le coup de la colère et de la peur, j'ai parlé trop vite. Qu'avais-je à gagner à cette provocation, semblable au panache du condamné à mort qui défie une dernière fois le peloton d'exécution ? Peut-être ai-je cru qu'étrangers à ce pays, ils n'oseraient pas alerter les environs par le bruit, et risquer ainsi d'être arrêtés.

La détonation est assourdissante, et se répercute à l'infini dans le vallon... Par quel miracle Karim n'a-t-il pas réussi à me toucher ? Au fond de moi, j'entends comme une voix féminine qui me

Le prix à payer

souffle : « *Ehroub* — Fuis ! » Je ne cherche alors pas plus d'explication à cette étrangeté, tourne les talons et me mets à détalier comme si j'avais le feu aux trousses.

Pendant ma course, j'entends les balles siffler autour de moi. Ils sont certainement plusieurs à me viser, et à me viser pour tuer, si j'en juge par les trajectoires qui me frôlent de très près. Les secondes me paraissent des siècles, jusqu'à ce que je parvienne à m'éloigner suffisamment pour ne plus entendre leurs voix.

Comme je suis toujours en train de courir, en train de penser à la dernière minute qui me reste à vivre, je n'ai pas senti la douleur provoquée par la balle. Je perçois juste que mon pied part en l'air, comme propulsé par une force incroyable. Quand je réalise ce qui m'arrive, je suis par terre, dans la boue, avec la sensation qu'un liquide chaud coule sur ma jambe. Mais comme je suis entièrement mouillé, je suis incapable de distinguer s'il s'agit de sang ou de boue. Ma dernière pensée est de constater le silence qui s'est installé. Les armes se sont tues, sans doute en me voyant tomber. Puis je m'évanouis.

I

CONVERSION

Massoud

Bassorah, Irak, début 1987

Il fait froid. J'ai quitté la grande maison familiale de Bagdad pour le Sud, bien décidé à ne faire qu'un passage éclair dans cette caserne où rien ne me pousse, si ce n'est les hasards de l'administration en guerre.

J'ai 23 ans, et aucune envie de servir trois ans sous les drapeaux pour une solde de misère, et surtout pas pour le régime de Saddam, en plein conflit meurtrier avec la jeune République islamique d'Iran. Avant de partir, mon père, Fadel-Ali, m'a donné des instructions rassurantes : « Tu repères les lieux, tu vois si c'est une zone exposée aux combats, et tu reviens me faire ton rapport pour que je te fasse exempter. »

Je suis d'autant plus sensible à cette sollicitude paternelle que je l'ai vu totalement déchiré et anéanti par la mort de mon grand frère Azhar, dans les bombardements iraniens. Et pourtant, mon père avait payé pour qu'il soit affecté dans une zone sans risque.

Le prix à payer

Après cette tragédie, il a remué le ciel et la terre pour m'éviter cela à moi, la prunelle de ses yeux, son successeur désigné, choisi parmi sa nombreuse descendance pour prendre la tête de la tribu. Et pendant quelques années, cette stratégie s'est révélée efficace. Grâce à son pouvoir étendu, mon père a commencé par falsifier mes papiers d'identité, reculant de deux ans ma date de naissance, pour gagner un peu de temps avant l'appel fatidique.

Puis, arrivé officiellement à l'âge de 18 ans, je n'ai jamais répondu à une seule convocation de l'armée, car mon père s'assurait du silence des chefs de garnison en puisant dans sa fortune de quoi leur offrir une belle maison ! Et pour parfaire le tout, il s'est adjoint le concours d'un fonctionnaire de l'administration qui me fournissait chaque mois les fameux bons de permission, sésame indispensable pour éviter les contrôles inopinés de la police. Depuis six ans que la guerre a commencé, tout jeune homme circulant librement et sans uniforme dans la rue est un déserteur potentiel !

Mais un jour, le stratagème a été rendu inopérant par la volonté et le zèle du nouveau responsable des affectations militaires, désireux de lutter contre la fraude.

Jamais en manque d'idées, mon père accepte donc de me laisser partir pour Bassorah, dans le Sud, mais avec l'unique objectif de se renseigner sur la tribu à laquelle appartient le commandant, dans l'espoir de trouver un nouvel arrangement et de me faire réformer.

À l'heure du départ, fort de cette assurance et pénétré de la puissance de ma famille dans tout le pays, j'ai juste pris quelques affaires pour un voyage de courte durée, deux ou trois jours tout au plus. C'est assez pour un aller-retour dans cette région proche du Golfe persique.

En arrivant au camp, je suis conduit de bureau en bureau, et je finis par apprendre que je suis affecté à un régiment d'infanterie situé à une vingtaine de kilomètres du Chatt-el-Arab, le fleuve qui

Conversion

marque la frontière avec l'Iran. La caserne est en fait un lieu de passage pour ceux qui reviennent du front, et c'est là aussi que sont stockées les munitions. Je me situe donc un peu en retrait de la zone de combat.

Ce n'est qu'à la nuit tombée que je parviens enfin à rencontrer le commandant. Il est trop tard pour repartir, aussi je décide de remettre au lendemain ma demande de faveur extraordinaire. Après tout, si ma carrière de soldat ne dure qu'une petite nuit plutôt que les trois années imposées par le régime, cela fait de moi un privilégié. Privilège que je considère comme tout à fait normal et dû à mon rang dans la société... Je vais donc m'accorder pour quelques heures les frissons de la vie militaire. Grâce à cette aventure, j'escompte bien récolter sans danger un ou deux récits épiques du front, pour me faire valoir auprès des miens.

Sur ordre du commandant, l'intendant du régiment me demande de le suivre, pour m'installer dans la même chambrée qu'un dénommé Massoud.

En chemin, je questionne mon guide sur l'homme avec qui je vais passer une nuit.

— C'est un homme bon, me répond-il, un agriculteur. Il a 44 ans et il est chrétien...

À ces mots, je m'arrête net, comme assommé par un coup de massue. Je me sens devenir tout pâle, sans énergie, et laisse tomber mes affaires et le matelas que j'avais sous le bras. Puis la surprise laisse place à une peur panique. Perdant le contrôle de mes nerfs, je me mets à crier comme un fou :

— Quoi ? Mais ce n'est pas possible ! C'est quoi cette histoire ? Ramène-moi chez l'officier. Tu crois que moi, un Moussaoui, je vais dormir avec un chrétien ?

La frayeur m'envahit et m'ôte toute raison. Chez moi les chrétiens sont considérés comme des parias impurs, des moins que rien avec qui il faut éviter à tout prix de se mélanger. Dans le Coran que je récite chaque jour depuis ma plus tendre enfance, ce sont des hérétiques qui adorent trois dieux.

J'ai en mémoire cette insulte, une des pires qui soit, celle de « face de chrétien ». Si on traite un ennemi de cette façon, on risque la mort. Je le sais, parce que mon père est intervenu un jour pour régler un conflit de ce type.

Désarçonné par cette sortie, le soldat trouve cependant ce conseil pour me calmer :

— Le commandant est un homme jeune, il manque d'expérience. Si tu te braques, il risque de ne pas comprendre la situation et de mal réagir. Passe donc la nuit comme prévu, et demain on trouvera une autre solution.

Encore sous le coup de l'émotion, je reprends un peu mes esprits, mais pour moi, cette nuit s'annonce comme un véritable cauchemar. J'ai peur d'être touché par ce chrétien, de devoir lui parler, voire de partager mon repas avec lui. Jamais de la vie je n'aurais imaginé une telle épreuve...

En entrant dans la petite pièce, la tête basse, les jambes tremblantes, je me retrouve nez à nez avec un homme dans la force de l'âge, l'air plutôt paisible.

— D'où viens-tu ? me demande-t-il aimablement, curieux de savoir qui est son nouveau compagnon de chambrée.

La question me ramène sur un terrain connu, sur lequel je peux m'appuyer. Je retrouve alors un peu de courage, relève les yeux et les plante fièrement dans ceux de mon interlocuteur :

— Je suis un al-Sayyid al-Moussaoui, de Bagdad, une famille qui remonte directement au Prophète, lui affirmé-je d'un ton glacial, comme pour marquer la différence sociale qui nous sépare définitivement.

Conversion

C'est un peu arrogant, car officiellement, je n'ai plus le droit d'inscrire sur mes papiers le titre nobiliaire de Sayyid. Interdiction formulée par Saddam — qui n'est pas d'une famille noble — depuis qu'il a pris le pouvoir en Irak.

Mais mes paroles, faites pour couper court à la conversation, semblent produire leur effet. Massoud ne répond rien. En silence, il repousse lentement son lit plus loin, et seulement après avoir accompli sa besogne, affirme qu'il souffre d'allergies, et donc que nous ne pourrions pas manger ensemble.

Un peu rasséréiné par ces dispositions, j'installe mon campement pour la nuit, tout en surveillant l'inconnu du regard. Après tout, me dis-je en m'allongeant sur mon matelas, il n'a pas l'air si méchant, ce Massoud, il me paraît même plutôt bien élevé. Peut-être que finalement, Allah m'envoie pour le convertir à l'islam...

Je ne peux pas dire que je sois très croyant, mais je suis un musulman observant. Et tout bon musulman a le devoir de convertir les mécréants, afin de gagner la récompense céleste promise aux valeureux : ces femmes aux allures de sirènes, le lait et le miel à profusion. À vrai dire, ce n'est tant la récompense qui m'intéresse, mais la bonne réputation que cela pourrait me valoir parmi les miens.

Plus obscurément, je constate avec étonnement que ce désir de convertir, tout nouveau chez moi, me procure une réelle satisfaction, et également un peu plus d'assurance pour affronter la nuit.

Le lendemain, nous avons deux lits et deux matériels de cuisine bien à part dans la chambrée. Car dans cette caserne, pas de cantine, chacun est tenu de se faire à manger.

Au cours des deux jours qui suivent, j'observe toujours avec suspicion ce Massoud, sans parvenir pourtant à le prendre en défaut. Je suis même surpris de ne pas être incommodé par l'odeur, car

dans ma famille, c'est une chose acquise : un chrétien se reconnaît à ce qu'il sent mauvais...

Ici, rien dans le comportement de cet homme ne vient alimenter mes préjugés. Je me sens dérouté, déstabilisé. Progressivement, la frayeur du début s'estompe, laissant la place à un autre sentiment, encore timide : je me sens intrigué par ce chrétien, d'autant que c'est la première fois que j'en vois un en chair et en os.

Je me laisse ainsi gagner par la curiosité, encouragé par un je ne sais quoi de séduisant qui se dégage de sa personnalité. Au bout d'un temps, définitivement rassuré sur les intentions pacifiques de Massoud, je m'enhardis même à échanger quelques mots avec lui.

Comme mon père est un grand propriétaire agricole, nous parlons agriculture ; lui aussi possède beaucoup de terres dans le nord du pays. Je ne peux m'empêcher d'être impressionné par ses connaissances d'homme expérimenté, moi qui ai quitté volontairement l'école à 14 ans, peu apte à supporter longtemps la contrainte scolaire. Surtout que je n'en voyais pas l'utilité, puisque depuis toujours j'étais destiné à prendre la suite de mon père...

Mais je sais aussi reconnaître l'instruction quand je la rencontre. Plus j'écoute Massoud, plus je suis obligé de reconnaître qu'il s'exprime avec une distinction, une aisance que je ne possède pas. Je retrouve chez lui ce qui me plaisait dans les nombreux romans de mon adolescence : la capacité à raconter des histoires, à nourrir mon imagination...

Bref, je tombe, sans vraiment m'en défendre, sous le charme de cet homme cultivé, lui enviant jusqu'à son art de la parole. Ainsi subjugué, je n'ai plus du tout envie d'aller voir le commandant pour lui demander mon changement d'affectation. Mon objectif, à présent, est de découvrir le secret de Massoud et de me l'approprier. Et moi, en retour, je lui apprendrai la foi musulmane.

Conversion

De fait, la vie sous les drapeaux est assez calme et me laisse beaucoup de temps libre. J'ai bien quelques tours de garde à effectuer, notamment la nuit, mais globalement, on ne me donne pas grand-chose à faire. À part deux ou trois heures d'activités dans la journée, où Massoud et moi sommes chargés de ranger le dépôt d'armes, nous passons donc le plus clair de nos journées à deux, sans nous mélanger aux autres soldats.

Et je suis heureux de ce temps qui m'est donné, car j'apprécie de plus en plus les discussions avec mon compagnon de caserne. Certes, nous évitons pour l'instant d'aborder les sujets qui fâchent, surtout celui de la religion. Mais je guette le bon moment pour le convaincre de la supériorité de l'islam...

Au hasard d'une conversation, j'apprends que Massoud est né en 1943. Il n'aurait donc pas dû être engagé : il est trop âgé pour faire partie des conscrits appelés chaque année pour nourrir les appétits de conquête de Saddam Hussein. En attendant que l'administration reconnaisse son erreur, ce qui peut prendre beaucoup de temps, il ronge son frein en songeant à ses quatre filles, qu'il destine à des chrétiens de son village, près de Mossoul.

Pour ma part, comme le reste de ma famille, je n'ai pas beaucoup plus de sympathie que lui pour ce régime de fer qui méprise les chiites. Même si au fond, mon père est un modéré, comme tout notable. Son rang de patriarche le conduit souvent à traiter des affaires aussi bien chez ses frères chiïtes que chez les sunnites, malgré leur antagonisme historique.

Mais il y a plus. Avant même que le sunnite Saddam Hussein s'accapare tous les pouvoirs, le parti Baas avait fait régner la terreur pendant près de vingt ans, par l'élimination des opposants. Cela, ma famille ne l'a jamais accepté.

J'explique avec fierté à Massoud que j'appartiens à une riche famille de seigneurs, les al-Moussaoui, présents au Liban, en Iran et en Irak¹. Par mon père, je peux remonter en ligne directe à l'imam Moussa al-Kazemi, dont le nom signifie « celui qui sait maîtriser sa colère ». Ce dernier est un des descendants d'Ali, jeune cousin et gendre de Mahomet. Dans l'esprit des chiïtes, il est aussi important que le Prophète.

Mais cette ascendance aristocratique a très tôt pesé sur mes épaules, dès lors que mon père m'a désigné pour lui succéder lorsqu'il serait trop vieux pour gouverner le clan. Il m'a choisi, bien que je ne sois pas l'aîné, sans doute parce qu'il me considère comme le plus sage et le plus obéissant de ses dix garçons... À partir de ce moment, exigeant pour lui-même comme pour ses proches, il m'a bien fait comprendre que je me devais d'être digne de ce choix, exemplaire, à son image.

Je n'ai donc pas le souvenir d'avoir eu une enfance heureuse, insouciante, avec des jeux, des rires, des bêtises... Pour moi, ce fut plutôt le devoir, très vite la compagnie des adultes dans la grande salle de réunion à côté de la maison, et donc une certaine forme d'ennui.

Pourtant, ma situation de fils préféré comporte certains privilèges auxquels je ne renoncerais pour rien au monde. Pour quiconque veut adresser une requête à mon père au sein de la tribu, je suis l'intermédiaire incontournable : tous ont peur de lui, au point de ne pas oser le regarder en face. De fait, très conscient de son rôle dans la société, mon père montre un visage sérieux et autoritaire, sans s'autoriser le moindre relâchement.

En cela, il se différencie de son propre père : mon grand-père paternel certes avait le même caractère dominateur, mais c'était

1. L'ayatollah Khomeini en Iran et le cheikh Nasrallah au Liban sont des Moussaoui.

Conversion

aussi un jouisseur, aimant mordre la vie à pleines dents. Il est mort à 109 ans, en demandant qu'on le marie une quatrième fois, pendant qu'on lui versait des gouttes d'eau dans la bouche et que son fils lui faisait la lecture du Coran !

Mon père n'a donc pas hérité de cet appétit de jouissance qui faisait le bonheur de ses petits-enfants. Mais pour moi, Fadel-Ali al-Moussaoui n'est pas non plus un homme inaccessible. Je sens qu'il a beaucoup d'affection pour moi, il est très attentif et pas avare de conseils pour m'apprendre ses affaires. En retour, je m'efforce de lui ressembler et de me montrer à la hauteur.

Très soucieux du regard des autres, mon père soigne aussi son apparence de digne chef de tribu. Vêtu d'un keffieh blanc fixé par le rond noir des chiïtes, il porte la tunique orientale que surplombe une barbe mi-longue, parce que c'est un péché de se raser.

Car chez les Moussaoui, on se doit de donner l'image d'une famille pieuse, même si, en fait, on pratique la religion d'une manière assez formelle. Je lis certes le Coran tous les jours dans ma chambre, mais pour moi il s'agit surtout de « jouer à la prière », de faire semblant. Ma prière n'exige pas une réelle adhésion du cœur, même une compréhension profonde du texte.

Au sein de la grande maison de plain-pied, garnie d'une douzaine de chambres, je bénéficie également d'une place d'honneur, notamment au moment de s'attabler. Il n'est pas question de commencer à manger sans moi, même si je suis en retard, ce qui me vaut bien des jalousies de la part de mes frères. Quant à mes sœurs, de toute façon, elles n'assistent pas au repas avec nous...

Ma mère, Hamidia El-Hashimi, qui descend elle aussi du Prophète, est la quatrième femme de mon père. Il n'a pas gardé les précédentes car elles n'ont pas pu lui donner d'enfants. Mais il s'est bien rattrapé avec son épouse actuelle, ma mère, qui lui a donné une

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

*Imprimé par Corlet en France
Dépôt légal : avril 2010*

